

Justice animale et justice sociale dans deux romans sud-africains

Ninive d'Henrietta Rose-Innes et *The Whale Caller* de Zakes Mda

Émeline Baudet, ED 120, Thalim, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

86

Revue *Traits-d'Union*

#10 La condition animale : stratégies discursives et représentations

Résumé : Depuis la fin de l'Apartheid, toute discrimination raciale est abolie en Afrique du Sud. Or les injustices et inégalités *de fait* prévalent encore largement. Dans ces deux romans, où les personnages humains entretiennent une relation privilégiée avec les espèces animales, faite d'amour et de soin, l'exclusion et l'intégration de ces « *others* » que sont les animaux dans les sphères de relations humaines sont des relais pour l'histoire contemporaine sud-africaine. La représentation de la défense de la cause animale montre l'échec de stratégies dites protectrices qui finissent toujours par reconduire une certaine domination masculine. Elle interroge la possibilité de construire d'autres modes de relation aux animaux qui, à l'inverse, ne reposent pas sur la séduction ni l'attraction destructrice dans l'univers des humains, mais sur l'élaboration d'un concept de justice qui s'applique à tous les êtres, humains aussi bien que non-humains.

Mots-clés : Écocritique, postcolonialisme, postapartheid, bien commun, justice transitionnelle

Abstract: Since the end of the Apartheid, any racial discrimination has been established in South Africa. However injustices and racial inequalities have survived. In those both novels, where human characters have established privileged relationship with animals, loving and caring each other, the way that those others are excluded or integrated in human spheres is a sign towards the contemporary history of the country. The representation of the defense of the animal cause shows the failure of so-called protective strategies which always end up renewing a certain male domination. It questions the possibility of constructing other ways of relating to animals which, conversely, do not rely on the seduction or the destructive attraction in the human universe but on the elaboration of a concept of justice that applies to all beings, human as well as non-human.

Keywords: Ecocriticism, postcolonialism, post-apartheid, common, transitional justice

Depuis l'abolition de l'Apartheid en 1994¹, l'Afrique du Sud se définit comme « nation arc-en-ciel » et revendique la fin de la ségrégation à l'encontre des Noirs et des Métis, rompant avec le traumatisme des discriminations infligées à des populations considérées comme inférieures. Le processus de l'Apartheid reposait même sur l'exclusion politique et économique des populations noires, condamnant ces dernières à n'être qu'une main-d'œuvre exploitable, sous-payée car considérée comme inférieure, et vouée à la production de richesses auxquelles seuls les Blancs pouvaient avoir accès. En d'autres termes, la réussite économique qu'a connue l'Afrique du Sud au cours du XX^e siècle avait pour condition et pour moteur le maintien d'une hiérarchisation sociale fondée sur la race². Or l'abolition proclamée de l'Apartheid n'a pas mis fin à toutes ces injustices, loin s'en faut. Le pays demeure fortement inégalitaire et la majorité de la population, noire, demeure cantonnée dans des habitations précaires et délabrées, tassée dans des *townships* encerclant des villes aux infrastructures développées et principalement habitées par les Blancs³.

Les tensions entre ces deux mondes qui se font face sans se rencontrer véritablement est l'objet de nombreuses représentations dans la fiction sud-africaine contemporaine, comme dans les deux romans qui font l'objet de notre étude et ont précisément pour point commun de dénoncer les fantasmes et incohérences de la « nation arc-en-ciel » par le détour d'une autre population, non-humaine. Les animaux, aussi bien les insectes que les mammifères, sont au cœur de leur intrigue. Dans le roman *Ninive*⁴, publié en 2011 par Henrietta Rose-Innes, l'héroïne Katya Grubbs est à la tête d'une petite entreprise de relocalisation : plutôt que d'exterminer les nuisibles (insectes, chenilles, rats, grenouilles...) qui envahissent jardins et domaines, elle les déplace, à l'aide de petites boîtes, depuis l'espace dans lequel ils ont élu domicile, au grand désespoir des propriétaires humains, vers des zones naturelles, forêts ou marais, où ils ne gêneront pas. La situation se complexifie lorsqu'un certain Mr. Brand lui demande d'intervenir dans un immense complexe résidentiel flambant neuf, Ninive, qui, à peine construit, grouille déjà de mystérieux insectes : les « goggas ». Dans le second roman, publié en 2005 par Zakes Mda, un sonneur de baleines — dont on ne saura jamais le nom : il est désigné toujours en tant que « *Whale Caller* » — parvient à communiquer avec les cétacés à l'aide de cors faits d'algues séchées ; il va jusqu'à nouer une relation magnétique et quasi charnelle avec une baleine blanche, Sharisha. Cette relation suscite la jalousie féroce de sa compagne humaine, Saluni, ancienne ivrogne des tavernes, elle-même complètement ensorcelée par le chant de deux jumelles, les « *Bored Twins* » ou « jumelles blasées », dont la voix angélique n'a d'égale que la cruauté dont elles témoignent envers les êtres qui les entourent, humains ou animaux.

La trame narrative de ces deux romans offre à l'analyse un double jeu de miroirs. Ces représentations des rapports entre populations humaines et non-humaines nous donnent à voir la complexité, la vulnérabilité et la grande fragilité du lien social dans l'Afrique du Sud contemporaine. Les stratégies d'évitement et de marginalisation menées à l'encontre des animaux se rapprochent des tentatives de réparation du corps social et des actes de justice mis en œuvre après l'Apartheid. Un premier temps sera donc consacré au déploiement de l'analogie entre les insectes déplacés par Katya et les populations Noires, méprisées et ghettoïsées par les Blancs, puis à la double inversion constituée d'une « humanisation des animaux » et d'une « animalisation des humains » (I). Cette analogie permet alors la critique des systèmes socio-économiques dominants, grâce à la mise en

valeur de ceux qui se développent en leurs marges (II). Or la condition animale, telle que représentée dans ces romans, dévoile la nature ambiguë des politiques mises en place après la fin de l'Apartheid, ainsi que le maintien de fractures sociales malgré le paradigme d'inclusion revendiqué par la nouvelle Afrique du Sud ; nous verrons alors comment ce qui peut s'apparenter à un « échec de la représentation » permet de questionner à nouveaux frais le rapport à la nature (III).

I Représenter humains et animaux : des effets de miroir

Reprenant un *topos* de la littérature morale, les deux romanciers intervertissent les caractéristiques communes entre hommes et animaux. Certains animaux semblent dotés de sentiments humains (la tendresse de la baleine Sharisha par exemple), qui peuvent rappeler les études comportementales menées par des scientifiques vis-à-vis d'autres espèces⁵. À l'inverse, les relations humaines sont violentes, comme le montrent le cynisme des scientifiques chez Zakes Mda ou la cruauté de Len Grubbs dans *Ninive*.

Animaux et insectes, entre socialisation et individuation

L'entreprise de relocalisation des nuisibles fondée et dirigée par l'héroïne de *Ninive*, Katya Grubbs, repose sur un principe fondamental : ne jamais détruire ni exterminer, mais déplacer seulement les espèces dans les zones où elles ne gêneront pas ; c'est une « politique strictement non destructive⁶ », teintée de bienveillance et de générosité envers ces êtres et tout « ce qui dégoûte les gens⁷ ». Le travail de Katya est décrit en ces termes :

Elle protège les araignées, est gentille avec les pigeons, que d'autres appellent désobligeamment des rats volants. Sa philosophie consiste à respecter toutes les créatures qui essaient de s'en sortir dans la ville : s'esquivant, s'éclipsant, grappillant vite une bouchée par-ci par-là, négociant jour après jour de nouvelles trêves avec les humains au milieu de qui ils vivent. Les survivants, les squatters, les envahisseurs. De foutus durs à cuire. Ils ont leur place⁸.

Les espèces dites nuisibles sont affligées des mêmes qualificatifs que des groupes humains vivant en marge de la société, migrants, réfugiés et autres étrangers condamnés à une perpétuelle négociation, avec la population locale, de leur droit à habiter la ville. Katya arbitre et redonne à chacun sa place, sans la cruauté dont témoigne par exemple son père, Len Grubbs. Cet exterminateur professionnel redoutablement efficace n'hésite pas à massacrer les rats, insectes et autres envahisseurs à l'aide de pièges et de poisons.

Cependant, ces stratégies de relocalisation sont extrêmement ambiguës : elles pourraient s'apparenter à des manœuvres géopolitiques de déplacement de populations indésirables et rappellent le cynisme avec lequel des peuples humains ont été, par le passé, brutalement arrachés de chez eux pour être parqués dans des zones circonscrites. La ségrégation raciale théorisée pendant l'Apartheid et organisée jusque dans les années 1980 présente de nombreux éléments de convergence avec le régime hitlérien, comme le démontrent certains historiens. Toutes deux déniaient la singularité et l'humanité de chaque être¹⁰, dégradé comme simple représentant d'une *espèce*¹¹. Le roman oscille dans un dangereux va-et-vient entre l'humanisation de ces insectes comme *groupes sociaux*, et la disqualification de l'entreprise prétendument bienveillante de Katya, rapportée dans la narration aux tentatives historiques de déportation.

Cependant, cette analogie est insuffisante pour expliquer la totalité du projet de l'Apartheid. Selon Kara Andrieu, elle conduit en effet à effacer « la nature coloniale du contexte sud-africain : le lien entre conquête, dépossession et racisme¹² ». L'Apartheid n'est considéré que dans sa dimension idéologique, alors qu'il était avant tout « une 'superstructure' au sens marxiste, un discours légitimant la domination économique des Blancs sur les ressources du pays et l'exploitation sociale et institutionnelle de la majorité ». En mettant les questions de déplacements de population au cœur de son intrigue, l'auteurice de *Ninive* réhabilite l'enjeu économique et matériel de la possession des terres, que les stratégies de réconciliation nationale postapartheid avaient mis de côté au profit de la seule question idéologique et raciale¹³. La présence des insectes dans le roman remet ainsi la question socio-économique au cœur des politiques d'Apartheid.

Dans le roman de Zakes Mda, la situation est différente ; le sonneur de baleines ne cesse de s'émerveiller face aux baleines, qu'il attire à lui et sait faire danser au rythme de son cor. Cette communication privilégiée prend des allures de parade amoureuse et érotique, dont l'acmé orgasmique a tout de la séduction sensuelle entre deux humains : lorsqu'il joue du cor, le sonneur sent « son cœur battre comme un tam-tam fou dans sa poitrine », lui-même « respire de plus en plus bruyamment » jusqu'à la pointe finale :

Il souffle dans son cor et crie comme s'il se trouvait en pleine agonie. Trempé de sueur, son cor éjacule des sons qui s'élèvent depuis des staccatos profonds vers des gémissements aigus. Sharisha émet un gémissement, long et profond. Puis elle utilise ses nageoires pour s'extraire et s'éloigner du sonneur. Le souffle coupé, il la regarde lui faire un signe d'adieu à l'aide de ses nageoires tout en glissant au loin¹⁴.

Le sonneur de baleine sait identifier chaque baleine, dont la plus emblématique à ses yeux, une baleine blanche, est prénommée Sharisha, au grand dam de l'humaine Saluni qui lui reproche de nommer et donc de traiter comme un être humain un animal qui n'est, comme elle le lui répète constamment, qu'un « poisson¹⁵ ». Une scène particulièrement frappante dans ce processus d'individuation et d'humanisation d'un être animal est la naissance du bébé de Sharisha, décrit tout d'abord comme un « petit » (*calf*), puis comme un « enfant » (*child*), un « nouveau-né » (*newborn*) et un « bébé » (*baby*) entouré de baleines agissant comme des « sages-femmes » (*midwives*) pour le protéger¹⁶.

Or ce processus d'humanisation de la baleine affecte le sonneur en retour : Deleuze et Guattari ont travaillé sur ce phénomène d'identité « dé-territorialisée », sur ce « devenir animal » et ce dépassement des frontières entre nature et culture que permet l'expérience musicale¹⁷. Cette dernière

n'est pas seulement le propre de l'espèce humaine ; l'univers, le cosmos sont fait de refrains ; la question au cœur de la musique est celle d'un pouvoir de dé-territorialisation pénétrant la nature, les animaux, les éléments et les déserts autant que les êtres humains¹⁸.

Grâce à l'extase provoquée par la musique, sonneur et baleine sont comme déposés de leurs identités « naturelles » et s'ouvrent sur la possibilité d'une condition tierce, libérée de l'essentialisation humaine ou animale dans lesquelles la société (incarnée par Saluni) voudrait les enfermer.

Des relations humaines violentes : des prérogatives animales ?

À l'inverse de la relation qui unit le sonneur à Sharisha, faite de tendresse et de soin mutuels, transparents, qui excluent la manipulation et le cynisme, certains humains ne se privent pas d'une grande violence à l'égard de leurs congénères. Par opposition à Sharisha, qui « ne lui fait jamais de reproche à propos de quoi que ce soit¹⁹ », Saluni est ingrate, querelleuse et égoïste ; sa jalousie malade transforme Sharisha en concurrente, qu'il faut à tout prix éloigner de son homme, quitte à en passer par les stratégies les plus choquantes et ridicules pour celle qui en est l'instigatrice : ainsi de ces passages où, après avoir faussement fait l'éloge du cétacé sous les yeux de son amant, elle n'hésite pas à se déshabiller devant la baleine « scandalisée²⁰ » pour l'effrayer, la faire fuir et lui faire comprendre que le sonneur lui appartient, à elle, l'humaine.

Cette « guerre psychologique » (*psywar*) par Saluni, est cependant moins extrême que celle dont témoignent les jumelles à l'encontre des autres êtres vivants. Traquer les sauterelles, attraper les papillons, voire crever les yeux des grenouilles, font partie des activités qui les enchantent. Cette cruauté gratuite n'est pas motivée par d'autres raisons que celle de s'amuser et de jouer avec ces corps ravagés, qu'ils soient animaux ou humains : Saluni elle-même en est régulièrement la cible, comme dans la scène où les *Bored Twins* placent une chenille dans le soutien-gorge de la pauvre femme, qui est émotionnellement et physiquement très blessée par ce jeu, allant jusqu'à « s'effondrer sur le chemin, la bave aux lèvres²² ».

Dans le roman d'Henrietta Rose-Innes, une même violence psychologique et physique s'exprime dans les rapports de Len Grubbs avec son entourage, y compris avec ses propres filles. À l'instar des autres « nuisibles », il est perturbant, invasif, sans respect pour les limites fixées par ses proches et Katya au premier chef²³. Le corps de la jeune femme est marqué des cicatrices paternelles ; l'inscription dans la chair des coups de boutoir donnés à l'intimité de Katya fait de l'invasion paternelle un traumatisme physique aussi bien que mémoriel. De même, l'espace est victime de l'intrusion de Len Grubbs : celui-ci pénètre dans le logement de fonction de sa fille, de nuit, s'invite chez elle à de nombreuses reprises et finit même par élire domicile dans sa maison, conduisant Katya à se réfugier dans sa camionnette professionnelle. Tout cela fait de Len lui-même un nuisible, une peste, un invasif irrespectueux de la sphère privée des êtres humains.

Humanisation et animalisation sont au cœur des stratégies discursives de ces romans. Elles font alors figure de relais pour critiquer les défaillances d'un imaginaire faisant de la nouvelle nation arc-en-ciel une société égalitaire, alors que les perceptions individuelles ne cessent d'aller à rebours de données macro-économiques encourageantes²⁴.

Une critique sociale des défaillances de la nouvelle nation arc-en-ciel

Cette critique peut s'analyser sous deux angles. D'une part, elle remet en cause l'existence d'une égalité sociale *de facto* dans l'Afrique du Sud postapartheid, en mettant au jour des réseaux économiques parallèles qui contredisent le discours officiel sur le développement économique équitable du pays. D'autre part, elle montre l'échec de stratégies dites « protectrices » à l'égard des plus vulnérables et prend parti contre une certaine vision du contrat social qui favorise davantage la cohabitation imposée que la recherche d'un véritable lien unissant le corps social dans son ensemble, incluant humains et non-humains.

Un contexte socio-économique parallèle : poésie du souterrain

En contrepoint de l'intrigue principale, les deux romans mettent en scène une galerie de personnages et d'actions qui s'opposent au réseau principal de l'économie nationale. Dans *Ninive*, la résidence flambant neuve surplombe un système de galeries souterraines par lesquelles transitent de nombreux objets volés dans les appartements, puis revendus sur les marchés des *townships* environnants. Len Grubbs lui-même vit et agit au cœur de ce réseau, utilisant les entrées acquises par son contrat d'exterminateur pour repérer les galeries souterraines et faire passer les objets d'un monde à l'autre. Ce sont ainsi des morceaux de robinetterie, de quincaillerie, des meubles ou des pièces de linge qui circulent illégalement depuis cette résidence bunkérisée et *a priori* inaccessible aux étrangers (en témoignent les conditions de sécurité draconiennes pour y pénétrer : marquage des empreintes, pass informatisés, etc.) vers les quartiers noirs qui la jouxtent, au nez et à la barbe de Mr. Brand. Ce déplacement des humains vers les souterrains rejoint le processus métaphorique d'insectisation des rapports sociaux que nous avons décrits précédemment. Dans un monde libéral régi par les lois du marché, dans une économie hors-sol qui ne reconnaît pas le rôle ni la valeur réelle de la matière, mais se contente de raisonner en termes de flux financiers et de lignes de codes informatiques, c'est la descente dans les galeries et dans l'*infra* qui garantit réellement une subsistance alimentaire aux plus pauvres. L'image employée par l'autrice d'un monde d'insectes parallèle au monde humain nous renvoie à l'existence de ce secteur économique informel, fondamentale pour une large partie de la population²⁵.

Si le monde souterrain n'est pas présent dans *The Whale Caller*, c'est en revanche celui du braconnage qui témoigne de l'existence de réseaux économiques parallèles de fortune. Lorsque Saluni et son sonneur quittent Hermanus pour suivre la côte, ils rencontrent un braconnier pêcheur d'ormeaux²⁶ que les lois protègent en raison des menaces d'extinction pesant sur eux. Leur récolte est strictement réglementée, réservée à quelques entreprises et pour des quotas très rigoureusement définis. Or ce mollusque est un véritable produit de luxe, très prisé sur les marchés asiatiques en raison de ses vertus aphrodisiaques. La sauvegarde d'une espèce en voie de disparition conduit donc à un dilemme éthique clivant : comment reprocher aux populations qui vivent près de la côte et qui savent la fortune que peuvent coûter ces mollusques, de céder à la tentation de rapporter un peu d'argent au foyer en les pêchant pour les revendre sur le marché noir ? Parler de protection environnementale, dans ces conditions, s'apparenterait à une réelle injustice. C'est en tout cas le discours du pêcheur qui, dans ses propres termes, reprend les arguments généralement invoqués par les braconniers pour justifier leurs actes :

Il nous faut bien manger, Monsieur, dit-il. Nous devons nourrir nos enfants. Les grandes compagnies font de l'argent à partir de ces ormeaux. Le gouvernement leur donne des quotas. Qu'en est-il de nous, Monsieur ? Vous pensez vraiment que si je demande ces quotas, je les obtiendrai ? Comment peut-on vraiment survivre ensuite²⁷ ?

Or pitié et compassion peinent à être ici suscitées, car elles se heurtent aux réalités économiques qui sous-tendent le braconnage des mollusques. En effet, loin d'agir pour son seul compte, le braconnier n'est en fait qu'un pion, le dernier et le plus impuissant, d'une véritable chaîne mafieuse qui instrumentalise et rend encore plus dépendants les pauvres individus qui croient en ces mirages, à l'instar du pêcheur rencontré par Saluni et le sonneur. Les plus faibles sont eux-mêmes pris dans un imaginaire de prédation et d'envie face aux ressources à leur disposition : « pourquoi devrait-il être le seul à vivre dans la pauvreté jusqu'à la fin de ses jours ?

[...] lui aussi espère bien qu'un jour, il habitera dans une maison à deux niveaux²⁸ ». Le réseau ainsi reconstitué dans le monde économique des humains fonctionne comme une « chaîne alimentaire²⁹ » dans le monde naturel : les plus petits et vulnérables sont inmanquablement la proie de ceux qui les dominent, eux-mêmes dévorés par les plus puissants situés au sommet de la chaîne. Cette image de la dévoration s'exprime en termes politiques d'exploitation d'une certaine catégorie sociale par les autres : la société arc-en-ciel, appelant de ses vœux un développement juste et équitable pour tous, ne peut lutter contre ces vastes réseaux de prédatations économiques qui se déploient en son sein. Ces derniers continuent d'être la norme et la seule source de subsistance pour une majorité de la population, noire et vulnérable, que l'autre face de la société sud-africaine, la blanche, considère soit comme invasive — et donc parquée dans les *townships* —, soit comme méprisable — et donc exclue des systèmes de protection sociale qui garantiraient à chacun les moyens indispensables de vivre décemment.

Échec de stratégies dites « protectrices »

Mais outre ces réseaux parallèles, verticaux et profondément injustes que mettent en scène ces deux romans par le biais des rapports fictifs entre les personnages humains et les non-humains, c'est toute une conception philosophique et politique de la vie en société qu'ils tendent à questionner. Derrière la bienveillance que suppose l'entreprise de « *relocalisation* » et non d'extermination émerge en réalité le fantasme qu'il y aurait un ordre dans la nature, une place réservée à chaque espèce : il serait ainsi possible d'intervenir pour rétablir cet ordre dans le cas où des êtres franchiraient les frontières qui leur sont assignées : « conserver les choses exactement comme elles sont requiert une maintenance ardue, comme une pelouse nécessite d'être tondue ou un corps d'être nourri. Quel travail incessant que de soutenir le monde³⁰ ». Or cet ordre symbolique est décidé par les seuls humains. Quelle voix au chapitre les autres espèces ont-elles pour en discuter ? Toutes les entreprises de relocalisation excluent la possibilité même d'un « parlement des voix à entendre », un « parlement élargi aux vivants de toutes sortes³¹ », dans le cadre duquel la place de chacun pourrait être négociée. Bien au contraire, les humains sont les seuls juges de stratégies qui reconduisent, symboliquement, le cloisonnement de l'espace habité entre, d'une part, les zones réservées aux humains et, d'autre part, tous ces ghettos ou zones sécurisées, lointaines, où peuvent être parqués les êtres chassés des premières. À partir de l'expérience de l'Apartheid, on peut donc analyser le métier de Katya comme ce qui exclut la possibilité d'une participation équitable de chacun à un espace de vie commun, ce qui va à l'encontre des principes élémentaires de justice, comme le fait de pouvoir vivre librement dans l'habitat de son choix. Ce qui se proclame comme une protection des insectes et autres « nuisibles » ne serait donc, *in fine*, qu'une entreprise comme une autre d'infériorisation des êtres sur lesquels elle s'applique.

De la même manière, le roman de Zakes Mda questionne la possibilité pour un animal d'être l'objet d'une protection par les humains. Lorsque le sonneur joue du cor et danse avec Sharisha, il exerce sur elle une attraction magnétique, une forme de possession qui assoit sa domination sur elle. Au lieu de se fondre dans le monde des cétacés en écoutant leurs rythmes, le sonneur cherche au contraire à les attirer à lui, à les envoûter dans le monde des humains — jusqu'à la tragédie finale de l'échouage irrémédiable de la baleine sur la plage. Ainsi que l'écrit Wendy Woodward, en refusant de reconnaître ce qui la sépare de lui, l'humain, « le sonneur s'approprie son identité et, finalement, tragiquement, sa vie³² ». Parce

qu'il définit Sharisha en fonction de ses propres besoins et désirs, le sonneur la condamne à errer dans un entre-deux spécifique qui ne pourra que la conduire à la mort. Lorsqu'elle s'échoue sur la plage, elle quitte son univers familial, celui de l'océan, pour mourir dans le monde terrestre du sonneur. D'autre part, comme le souligne Wendy Woodward, cela traduit la mauvaise appréciation par Sharisha de la profondeur des eaux, erreur d'analyse due à l'envoûtement opéré « égoïstement » par le sonneur³³. Toutes les tentatives des acteurs politiques et scientifiques pour sauver Sharisha s'avèrent ensuite vaines, puisqu'aucun ne cherche à comprendre véritablement les causes de son échouage. Les querelles de pouvoir l'emportent : si le scientifique préconise de faire exploser le pauvre cétacé à la dynamite³⁴, des politiciens lui opposent le risque qu'on les accuse de « sauvagerie et barbarie³⁵ » et, surtout, que « les marchés réagissent négativement ». La solution du scientifique sera finalement uniquement adoptée parce que, comme le souligne un « sceptique », « le rand s'effondrera de toutes les manières³⁶ ».

Corps objectivé, ravagé, Sharisha meurt au cours d'un spectacle accompli par un homme qui, « comme un grand-prêtre au cours d'un sacrifice rituel³⁷ », déclenche « solennellement » l'explosion. Comparée à un déluge pyrotechnique, cette « mort glorieuse³⁸ » et assourdissante comme dans un concert d'un « millier de groupes de heavy-metal » est applaudie par les spectateurs. La brutalité de la scène et la sauvagerie de cette « foule de carnaval » impersonnelle n'ont plus rien à voir avec une quelconque entreprise d'euthanasie bienveillante de la baleine.

Les stratégies de protection menées par les humains à l'égard des animaux se soldent donc par des désastres ; comment envisager dès lors des relations « justes » entre humains et non-humains et, partant, dans l'ensemble du corps social sud-africain ?

I Quelle justice dans la nation arc-en-ciel ?

Les deux romans interrogent l'alternative entre justice punitive et justice réparatrice³⁹, qui traverse les sociétés traumatisées par la guerre, le génocide ou l'Apartheid. En effet, les relations entre humains et non-humains y questionnent les conceptions de la justice et du lien social à reconstruire dans cette vie « d'après⁴⁰ ».

Une justice punitive

L'imaginaire de la contrition et d'une justice punitive est prégnant tout au long des deux textes. En témoignent les nombreuses confessions que le sonneur ainsi que Saluni se sentent tenus d'effectuer face à un certain Mr. Yodd, qui n'est en fait qu'un dassie (ou *rock rabbit*, petit mammifère ressemblant à une marmotte), érigé de manière grotesque par le sonneur comme instance garante d'une norme morale. Or si le sonneur tient tant à se confesser, c'est en raison de son attraction aliénante vis-à-vis de Saluni⁴¹ (et en particulier de son odeur de « moisie⁴² » qui lui rappelle sa mère). Sa libération passe par la parole et la confession, à l'instar des tribunaux mis en place par la Commission Vérité et Réconciliation dans lesquels les bourreaux pouvaient être amnistiés s'ils racontaient leurs fautes et demandaient pardon à leurs anciennes victimes⁴³. Mais le caractère parodique de ces confessions face à Mr. Yodd finit par affecter le crédit de la CVR : il dévoile sa théâtralité et, via le rôle trop grand accordé aux émotions, dépolitise les torts commis⁴⁴. Punitif plutôt que réparatrice, individuelle et non collective : les scènes de confession du sonneur face à Mr. Yodd tournent en dérision ces opérations de mortification et, par conséquent, la possibilité même qu'une issue puisse être

trouvée à ces chaînes d'aliénation réciproques qui enferment les personnages dans leur condition humaine ou animale.

La contrition est omniprésente dans le roman *Ninive* ; la mention en exergue des versets bibliques extraits du livre de Sophonie, plonge les lecteurs dans l'atmosphère d'un châtement latent⁴⁵. Sont condamnées l'arrogance et la luxure de la cité marchande, qui se préoccupe égoïstement de ses seuls intérêts et ne voit pas le reste du monde mourir à ses marges. Dans le livre de Jonas (3, 1-10), la ville mésopotamienne manque de subir les foudres divines pour ses péchés, mais est sauvée *in extremis* grâce à l'intervention (tardive, certes) du prophète éponyme. Un complexe résidentiel baptisé du même nom ne peut donc qu'attirer l'attention sur l'imminence d'un châtement venu frapper l'entreprise immobilière, coupable d'avoir voulu s'isoler et recréer le fantasme d'un ghetto pour riches individus vivant dans le mépris des *townships* environnants. Or cette faute, qui pourrait s'apparenter à un péché d'individualisme excessif, est symétrique à celle que commet régulièrement Len Grubbs, lorsqu'il tue et extermine la « vermine ». Jusqu'à ce que le spectacle de ces massacres indignes Katya et la pousse à agir :

Il y a beaucoup de coléoptères sur le sol, sortis par une fente sur le côté du sac à tuer de son père, c'est une chose horrible, les vivants rampent sur les morts, indifférents, dans les plus du plastique, les blessés avancent, reprenant la marche incessante, poursuivant leur chemin à travers les corps de leurs frères. [...]

Elle éprouve dans son corps la violence de cet acte. Du dégât causé avec inconscience. Le réparer est impossible. Mais punir, c'est facile⁴⁶.

Tellement facile que l'émotion suscitée par la cruauté de son père la retourne contre son dernier ; pressant la sonnette d'alarme, elle précipite sans le savoir la fin de la résidence en révélant au propriétaire des lieux la vérité des trafics souterrains.

Une justice réparatrice ? L'invention d'un contrat social renouvelé

Si le roman *Ninive* questionne la légitimité d'une seule justice punitive, il propose aussi une autre forme d'organisation sociale qui pourrait remplacer la situation contemporaine sud-africaine. La construction de Ninive a beau reposer sur le fantasme de ghettos dorés, tout s'effondre face au travail souterrain des inégalités et de l'invasion. De la même manière que le marais sur lequel la résidence avait été bâtie finit par ressurgir, *via* le flot d'insectes qu'il peine à contenir, à travers toutes les brèches qui s'ouvrent entre ces deux mondes, ainsi la nature finit toujours par reprendre ses droits. Après l'invasion finale des insectes, la résidence, « ville en ruines », est progressivement reconquise par les gens des *townships* qui réinstaurent une vie quotidienne presque normale :

Des vêtements colorés pendent aux fenêtres. [...] Des enfants jouent au foot au centre de l'espace où poussent quelques touffes d'herbe. [...] Des gens se penchent aux fenêtres et une lessive a été suspendue entre deux bâtiments. L'endroit n'est plus aussi boueux maintenant. Ici et là, on a posé des demi-briques et des planches de bois sur le sol pour y marcher. Et ça ? C'est une vache⁴⁸ ?

Suivant le beau titre du livre d'Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*⁴⁹, nous pourrions alors dire que le rôle des insectes dans Ninive est de préparer la vie « après » l'effondrement d'un système capitaliste qui repose sur la ségrégation et l'exploitation marchande de groupes sociaux par d'autres. La vie dans les ruines et dans les marges, à l'instar des insectes nuisibles qui s'infiltrèrent dans ces zones négligées et fuies par les humains, serait peut-être ce qui attend toutes les formes de vie, humaines ou non, à l'ère anthropocène.

Outre la marginalisation des populations, c'est bien leur précarisation qui semble aussi être l'image finale de ces romans. Chacun des personnages humains nourrissait initialement le rêve d'une vie équilibrée, stable. Le sonneur de baleines vit paisiblement au rythme des saisons des baleines et ne cherche pas à modifier quoi que ce soit dans son mode de vie, y compris alimentaire, se nourrissant uniquement de macaronis et de fromage — pourquoi changer si cela le rend « satisfait⁵⁰ » ? Or cet état suffisant des choses est bouleversé par l'irruption de Saluni dans la vie du sonneur et le chaos sentimental qui s'ensuit ; Saluni incarne précisément tout sauf la stabilité, mais ne cesse de le blesser par son ingratitude et son égoïsme qui la pousse à le rendre malheureux et à « remettre de l'angoisse dans sa vie⁵¹ » afin de mieux le posséder. C'est au moment où le sonneur cherche à se déprendre de cette aliénation qu'il cherche secours auprès du seul être véritablement *gentil*⁵² avec lui, Sharisha : mais il paie le prix de son propre égoïsme à vouloir la posséder elle aussi, en l'envoûtant et en la faisant s'échouer sur la plage. La perméabilité et la transparence régnant entre monde des animaux et monde des humains ne sont donc qu'une illusion cruelle ; par leur mort, Sharisha et Saluni font disparaître avec elles la possibilité d'une entente harmonieuse en trio avec le sonneur.

Ce dernier, livré à lui-même, tente un ultime appel auprès du grotesque Mr. Yodd, censé juger le caractère moral de leurs actions. Mais le silence final de cet animal (emporté par le tsunami) rappelle le retrait divin à l'issue de la Création dans le récit biblique : les cieus se vident volontairement, comme pour rappeler aux humains la nécessité de construire leur propre instance normative pour parvenir à être véritablement libres dans leurs actions. Une autre interprétation, contraire, fait cependant de cette absence un abandon, source d'angoisse et de désespoir face au vide normatif qu'elle laisse derrière elle. Que cette figure soit incarnée dans le roman de Zakes Mda par un animal témoigne donc du brouillage généralisé des frontières et de la perméabilité constante entre les mondes vivants qu'il entraîne, au détriment de la croyance illusoire en une place réservée à chaque espèce.

La fin de *Ninive* sonne également le glas de la foi que portait Katya dans son travail ; s'évertuer à cantonner des « poches d'anarchie⁵³ » dans des zones précises se révèle impossible, tant les mondes sont perméables entre eux. Ils sont ouverts à la circulation en un flux constant que rien ne peut interrompre, pas même le travail bienveillant de Katya :

Des boulevards inachevés, des implantations sauvages aux lueurs enfumées, qui n'ont pas encore de nom, avec les nébuleuses noires entre les lumières. Tout est en mouvement, transformé ou en voie de transformation. Impossible de faire que les choses gardent leur forme. [...] Comme il était vain de penser qu'elle pourrait jamais capturer quoi que ce soit avec ses sacs, ses boîtes et ses filets. Painless Paint Relocalisations a survécu mais elle a perdu la foi dans son job. Dans le travail futile qui consiste à tenter de maintenir les choses à leur juste place⁵⁴.

Peut-on dès lors rapporter cet échec à la situation historique de l'Apartheid, qui se nourrissait du mythe de populations cloisonnées, ghettoisées ? L'errance finale de Katya, personnage destiné à circuler sans relâche d'un monde à un autre, des *townships* aux résidences de luxe, des espèces indésirables aux humains méprisants, semble confirmer notre hypothèse. Outre la vie dans les ruines et les marges, c'est bien ce mouvement incessant, cette précarité existentielle métaphorisée par l'aménagement de sa camionnette en lieu de résidence nomade, qui manifestent ce à quoi pourrait ressembler l'avenir dans l'anthropocène.

Conclusion

On voit donc que la condition animale dans ces deux romans est questionnée tout autant qu'elle questionne. Poussés dans leurs retranchements, les personnages humains ont des comportements, sociaux ou individuels, qui rappellent ceux que l'on associe traditionnellement aux animaux ; inversement, baleines, insectes et parasites sont représentés à l'aide de traits humains qui tendent à les singulariser en leur conférant une identité propre ainsi que des sentiments. Cela conduit à brouiller la frontière entre les espèces, remettant en question le singulier même d'une condition animale univoque. D'autre part, ce mode de représentation des individus aussi bien que des groupes animaux questionne les modalités d'une vie « en commun » : quelle serait une participation juste des groupes sociaux à la vie commune ? À cette question cruciale, nos deux romans n'apportent pas de réponse univoque. Mais en dévoilant le caractère inacceptable de tout contrat social qui ne laisserait pas sa place à chacun, en déchirant le voile de l'illusion intégratrice et en replaçant la précarité et la vulnérabilité au cœur des enjeux de la nation arc-en-ciel, ils nous offrent bien plus : la capacité de questionner sans relâche et de chercher, toujours, les conditions d'une vie bonne et commune dans la cité. •

¹ Les premières lois mettant fin à l'Apartheid ont été votées entre 1989 et 1991, mais il faut attendre avril 1994 pour que les premières élections multiraciales aient lieu. Rempportées par l'ANC (Congrès national africain) à plus de 60% des voix, elles permettent à Nelson Mandela d'être élu à la présidence de la république sud-africaine. Voir Gervais-Lambony Philippe, *Afrique du Sud : entre héritages et émergence*, Paris, La Documentation Française, 2012.

² Pour une histoire de l'Afrique du Sud des origines à la période contemporaine, voir Fauvelle-Aymar François-Xavier, *Histoire de l'Afrique du Sud*, Paris, Éditions Points, 2016 [2006]. Pour une analyse politique plus précise de cette séquence de l'Apartheid et de ses racines économiques, voir Hart Keith et Vishnu Padayachee, « A history of South African capitalism in national and global perspective », *Transformation*, n° 81-82, 2013, p. 55-p. 85.

³ Comme le montrent des enquêtes socio-économiques récentes, en particulier les travaux de chercheurs issus de l'Agence Française de Développement, qui ont spécifiquement réfléchi au lien entre le fort taux d'inégalités en Afrique du Sud et les formes de sectorisation urbaine : David Anda *et al.*, « Social Cohesion and inequality in South Africa », *AFD Research Papers Series*, n°2017-63, 2018.

⁴ Au long de cet article, les références aux œuvres seront les suivantes : Rose-Innes Henrietta, *Ninive*, trad. de l'anglais par Élisabeth Gilles, Carouge, éd. Zoé, 2014 (version originale : Rose-Innes Henrietta, *Nineveh*, London, Aardvark Bureau, 2016 [2011]) ; ainsi que Mda Zakes, *The Whale Caller*, London, Viking, 2005.

⁵ Par exemple Franz de Waal, qui a beaucoup étudié les phénomènes de socialité chez les grands singes.

⁶ Rose-Innes Henrietta, *Ninive*, *op.cit.*, p. 11.

⁷ Rose-Innes Henrietta, *Ninive*, *op.cit.*, p. 23.

⁸ Rose-Innes Henrietta, *Ninive*, *op.cit.*, p. 23-24.

⁹ Cette question fait l'objet de débats vigoureux dans l'historiographie sud-africaine. Pour une illustration et une défense efficaces de cette thèse, voir Asmal Kader, Louise Asmal, and Ronald Suresh Roberts, *Reconciliation Through Truth : A Reckoning of Apartheid's Criminal Governance*, Cape Town, David Philip, 1996. À l'inverse, pour sa critique, voir Adam Heribert and Kogila Moodley, *The Negotiated Revolution*, Johannesburg, Jonathan Ball, 1994.

¹⁰ Outre le fait d'avoir été justifiées par des théories prétendument scientifiques déniaient à ces victimes leur qualité d'êtres humains. Les représentations physiognomonistes sont un exemple de ces caricatures déshumanisantes, physiquement et sur le plan moral.

¹¹ Ainsi dans Antelme Robert, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1957.

¹² Dans Andrieu Kora, *La justice transitionnelle : de l'Afrique du Sud au Rwanda*, Paris, Gallimard, 2012, p. 257. L'auteur poursuit : « déplacements forcés, terres spoliées, passeport intérieur, familles brisées. Ce sont ces violations quotidiennes qui eurent le plus d'impact sur la population [...]. Entre 1960 et 1983, plus de 3,5 millions de Noirs ont été déplacés de force, parqués dans des terrains inhospitaliers (bantoustans) à l'écart des villes afin d'établir de riches fermes « blanches » sur leurs terres. Entre 1900 et 1990, 69 000 travailleurs noirs furent tués en travaillant dans les mines, où ils étaient exploités pour un salaire environ dix fois inférieur à celui d'un travailleur blanc », p. 258.

¹³ Pour une critique de la justice transitionnelle sud-africaine, voir Andrieu, *op.cit.*, et Mamdani

Mahmood, « Reconciliation Without Justice », *South african review of books*, 1996.

¹⁴ Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 51-52. Notre traduction.

¹⁵ Le texte anglais joue de cette alternance entre « whale », « baleine », employé par le héros, et « fish », « poisson », expression moqueuse de Saluni.

¹⁶ Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 181.

¹⁷ Deleuze Gilles et Félix Guattari, « Becoming Animal », cit. in Woodward Wendy, « Whales, Clones and Two Ecological Novels », in Bell David, et Johan U. Jacobs, *Ways of Writing : Critical Essays on Zakes Mda*, Scottsville, University of Kwazulu-Natal press, 2009, p. 338.

¹⁸ *Ibid.* Notre traduction.

¹⁹ Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 165.

²⁰ *Ibid.*, p. 200.

²¹ *Ibid.*, p. 194.

²² *Ibid.*, p. 57.

²³ Rose-Innes Henrietta, *Ninive*, *op.cit.*, p. 213.

²⁴ Pour une étude de la cohésion sociale et de l'impact des inégalités en Afrique du Sud tel qu'elles sont perçues subjectivement par les populations, voir David Anda, Guilbert Nathalie, Hino Hiroyuki, Leibbrandt Murray, Potgieter Elnari et Shifa Muna, « Social Cohesion and inequality in South Africa », *AFD Research Papers Series*, 2018, n° 2017-63.

²⁵ Voir Nubukpo Kako, *L'improvisation économique en Afrique de l'Ouest : du coton au franc CFA*, Paris, Karthala, 2011.

²⁶ Traduction de l'anglais « abalone » ; il est intéressant que dans son discours, le braconnier emploie le terme de « perlemoen », dont la signification est la même, mais qui provient de l'afrikaans. La langue coloniale s'est donc maintenue, y compris au sein des classes sociales les plus pauvres.

²⁷ Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 247.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 248.

³⁰ Traduction personnelle de la version anglaise *Nineveh*, p. 47. L'extrait manque dans la version française.

³¹ Pour reprendre l'expression de Marielle Macé dans son article « Comment les oiseaux se sont tus », *Critique* n° 860-861, 1, février 2019, p. 17-31. L'expression de « parlementer » (*parley with*) intervient lorsque Katya décrit son métier : « Au lieu du bruit des vagues, elle entend le chœur invisible d'être innombrables massés dans la nuit : les crissements, soupirs, bourdonnements des bêtes, là-bas dans le vlei. Les grenouilles et les crapauds, les vers et les oiseaux de nuit. Ceux avec qui elle est venue parlementer », dans Rose-Innes Henrietta, *Ninive*, *op.cit.*, p. 73. C'est un métier de négociation perpétuelle entre les êtres, tous habitants légitimes des mêmes espaces.

³² Woodward Wendy, *art.cit.*, p. 339. Citant Val Plumwood, l'autrice poursuit : « to define the other only in relation to the (human) self, is to 'incorporate' and relationally define her and the 'qualities attributed or perceived are those which reflect the master's desires, needs and lacks' » p. 339.

³³ Notre traduction : « If he had not selfishly called her with his horn to heal wounds inflicted on him by Saluni, she would not have come to such a terrible end », Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 297.

³⁴ Prétendant même accomplir un « acte de tendresse et non de cruauté » (« it is an act of kindness and not cruelty »), Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 289.

³⁵ Notre traduction : « 'They will accuse us of savagery and barbarism', says a member of parliament. 'The markets will react negatively' », Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 289.

³⁶ Notre traduction : « 'The rand will go down in any case', says a sceptic », Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 290. Le rand est la monnaie sud-africaine.

³⁷ Notre traduction : « Like a high priest in a ritual sacrifice... », Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 290.

³⁸ Notre traduction : « The glorious death brightens the sky [...]. The sounds are like those of a thousand heavy-metal bands that are particularly heavy on spandex and playing all at once [...]. The onlookers cheer and applause like the carnival crowd they have become », Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 291.

³⁹ Pour un descriptif détaillé de ces deux concepts de justice, voir Chaouad Robert, « Rendre justice après des violences de masse, un impératif fragile », *Revue internationale et stratégique*, 90, 2, 2013, p. 165-170.

⁴⁰ Il s'agit du débat entre justice réparatrice et justice transitionnelle. La première s'inscrit dans la continuité de l'instauration d'un système judiciaire international, grâce à la Cour Pénale Internationale, et vaut effectivement sous l'angle du châtement : punir les coupables pour réparer la société brisée. À l'inverse, la justice transitionnelle ou reconstructive fait du récit le principal médiateur de réconciliation, via l'instauration de commission « Vérité et Réconciliation » dans certains États comme le Chili, le Rwanda ou l'Afrique du Sud.

⁴¹ Chaque personnage est aliéné à un autre : Sharisha et le sonneur sont envoûtés l'un par l'autre, tandis que Saluni est ensorcelée par le charme des voix angéliques, « euphorisantes » des jumelles, se caractérisant comme droguée ou « junkie ».

⁴², p. 43.

⁴³ Voir Hazan Pierre, *Juger la guerre, juger l'Histoire : du bon usage des commissions Vérité et de la justice internationale*, Paris, Presses universitaires de France, 2007.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Rose-Innes Henrietta, *Ninive*, *op.cit.*, p. 7 : « La voilà, cette ville aux habitants insoucians qui se réjouit sûre d'elle, qui dit en son cœur, je suis, seule et unique : comme elle est dévastée, devenue un repaire pour les bêtes ! ».

⁴⁶ *Ibid.*, p. 243-244. Le passage entre crochets dans le corps de l'article est le suivant : « Elle ramasse l'un d'eux, mort. Peut-être n'a-t-elle jamais regardé de si près le corps d'un insecte, jamais regardé vraiment, examiné les jointures et facettes. Elle a vu beaucoup de petites morts dans sa vie et peut-être la destruction d'un insecte n'est-elle pas une grande tragédie. Ni celle de centaines d'entre eux. Mais c'est toujours une morte et elle pleure la perte d'une créature d'une telle finesse, si magnifiquement ouvragée. Qui semble avoir été martelée dans quelque métal rare, ciselée et moulée. Chevalier en armes, minuscule samouraï : son armure écrasée, mise en pièces ».

⁴⁷ *Ibid.*, p. 251.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 271.

⁴⁹ Tsing Anna Lowenhaupt, *Le champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, trad. de l'anglais par Philippe Pignarre, Paris, La Découverte, 2017. Version originale : *The mushroom at the end of the world : on the possibility of life in capitalist ruins*. Princeton, 2015.

⁵⁰ Mda Zakes, *The Whale Caller*, *op.cit.*, p. 207.

⁵¹ *Ibid.*, p. 155.

⁵² *Ibid.*, p. 222.

⁵³ Rose-Innes Henrietta, *Ninive*, *op.cit.*, p. 163.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 281-282. Le passage entre crochets est le suivant : « Une maison s'écroule, une autre surgit de terre. Débarrassez-vous d'une vieille brique et quelqu'un la récupérera en aval, la posera à côté d'une autre, sur un nouveau chemin ou sur un nouveau mur — qui tôt ou tard tombera en ruines, offrant aux araignées un coin où ancrer leur propre architecture de soie. Katya a lu que même la peau humaine est poreuse et infestée, qu'à chaque seconde elle laisse entrer et sortir de minuscules créatures. Nos propres corps sont des ménageries. À moins de réunir des conditions de stérilité totale, il n'y a aucun moyen de les contrôler ».